Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 31 (1898)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

EDMOND STAPFER. — LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST [1].

Dès les premières pages de ce troisième volume de l'ouvrage de M. Stapfer sur Jésus-Christ, le lecteur est de nouveau sous le charme de son talent descriptif et entraîné par son exposition si lumineuse des événements qui forment la trame toujours plus compliquée de la carrière du Maître, pour trouver leur dénouement au Calvaire. Il reprend son récit où il l'avait laissé, au moment de l'arrivée de Jésus à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, quelques mois avant la crucifixion. Comme dans les deux autres parties de son étude, il s'efforce de tirer au clair les faits obscurs ou embarrassants par des hypothèses parfois plus ingénieuses que probantes. Selon lui, la trahison de Judas ne s'explique entièrement ni par la cupidité de l'Iscariot, ni par la perte de sa foi. Il faut en chercher la véritable cause dans son ambition déçue en même temps que ses rêves de messianisme mondain, et aussi dans « une sorte de peur qui le prend, s'il arrive malheur à Jésus, d'être entraîné avec lui dans une affaire avec les autorités juives » (p. 109). Au souper de la Pâque, le Seigneur recommande, suivant Luc, à ses disciples de se munir d'épées. Ceux-ci lui en présentent deux : « Cela suffit, » répond-il. « S'il a dit que deux épées suffiraient, cela signifiait évidemment : seront inutiles.... » (page 126.) M. Stapfer croit savoir pourquoi l'on ne cherche pas à arrêter Pierre, quand avec une de ces épées il tranche l'oreille de Malek.

[1] Un volume in-12 de X et 343 pages. Paris, Fischbacher, 1898. — Prix : 3 fr. 50.

un des esclaves de Kaïapha » (pourquoi pour certains noms propres une forme aussi recherchée ?): « Il est probable que l'ordre était de s'emparer de Jésus seul, et de laisser aller ses disciples, quelle que fût leur attitude, pour éviter tout ce qui pourrait provoquer une lutte, et, par suite, un tumulte. » (p. 169.) La procédure à suivre pour le jugement est celle indiquée par la Mischna pour les séducteurs, et « nous pouvons croire les Talmuds quand ils affirment qu'on s'y prit ainsi avec Jésus. » (p. 173.) Le silence du Christ devant ses accusateurs avait fort intrigué les anciens théologiens. Notre auteur le met en rapport avec les préoccupations qui devaient absorber le Maître à cette heure solennelle de sa vie : « Nous nous représentons un dialogue muet entre lui et son Père. Se voyant seul, victime de la fureur des uns, de la lâcheté des autres, certain que la mort est là, tout près, pour le jour même, il interroge son Père, et il est toujours aussi certain que son Père est avec lui. Homme de douleur,... il songe aux prophéties, au serviteur de l'Eternel mourant pour les péchés de son peuple, dont Esaïe a parlé, et la conviction de sa messianité grandit dans son âme.... On profère des cris de rage; on lui donne des coups; il n'y répond que par le silence. Ce silence a été la dignité suprême des dernières heures de sa vie. » (p. 201.) Notons enfin que M. Stapfer rend compte de certains détails relatifs à l'exécution, — partage des vêtements, brisement des jambes, remise du corps à Joseph d'Arimathée, — à l'aide de renseignements sur la loi romaine touchant les suppliciés.

De la résurrection, il distingue, dans les Evangiles, deux traditions, entre lesquelles il voit une « différence fondamentale, » bien qu'elles se trouvent réunies chez Jean : une tradition galiléenne, représentée par Matthieu et Marc, et une tradition judéenne, dont Luc s'est fait l'écho. Celle-ci est plus réaliste, celle-là plus spiritualiste, et l'une et l'autre sont postérieures au rapport de Paul, qui doit d'ailleurs leur être préféré parce qu'il est celui d'un « témoin immédiat. » Le grand apôtre nous apporterait une troisième conception de la résurrection, conception qui en fait « une série d'apparitions d'une durée indéterminée et n'ayant rien de matériel » (p. 265). Sa théorie serait donc uniquement fondée sur la vision du chemin de Damas et n'aurait aucune relation avec la disparition mystérieuse du corps du tombeau. M. Stapfer va jusqu'à dire qu' « il devait considérer cette question comme tout à fait oiseuse » (p. 285). Il nous paraît accentuer outre

mesure les divergences existant entre ces témoignages, lesquelles se réduisent à de simples nuances. Quand Paul, très respectueux de la tradition, comme le montre tel passage de ses épîtres, affirme que « Jésus-Christ est ressucité le troisième jour, selon les Ecritures, » il veut parler d'un fait historique indépendant de son expérience personnelle, ou que tout au moins celle-ci n'a pu que l'aider à accepter, et ce fait ne saurait être que le corps de Christ, nous ne disons pas enlevé, mais relevé du sépulcre. Ensuite, comme un critique l'a déjà remarqué à propos du volume dont nous nous occupons, « il n'y a pas à jouer sur les mots : par résurrection, on entend retour à la vie du corps même de Jésus. » Enfin l'élève de Gamaliel devait partager sur ce point les idées juives, et il en est bien ainsi : car si, dans la première épître aux Corinthiens, il les spiritualise en quelque mesure, dans la première lettre aux Thessaloniciens, il suppose que les chrétiens ressusciteront avec leurs corps terrestres, et il n'est pas permis de faire abstraction de cette manière de voir comme ayant été dépassée par l'apôtre ensuite d'une modification survenue dans ses vues sur la vie future. C'est là, en effet, une pure hypothèse, destinée à expliquer un désaccord qu'on peut tout aussi bien se borner à constater, sans vouloir faire à tout prix du premier théologien chrétien un logicien impeccable, dans le système duquel tout se tient. Dans ses grandes lignes, la pensée de Paul ne diffère donc pas de celle des évangélistes, et elle est édifiée sur le même fondement, à la fois traditionnel et expérimental. Il ne se distingue d'eux qu'en cherchant à expliquer à sa manière, par une comparaison qu'il ne faut pas serrer de trop près et où d'ailleurs il fait naître le corps spirituel, par voie de transformation, du corps matériel, le phénomène dont ils ont montré en Christ la manifestation éclatante. C'est dire que, si le tombeau vide ne suffit pas à expliquer la foi de l'Eglise primitive au retour du Seigneur à la vie, cela n'implique pas que « le prodigieux enfantement qui suivit la crucifixion ne s'explique que par des apparitions réelles du crucifié » (p. 285). Tant chez Paul que chez les Douze, c'est la combinaison de ces deux facteurs, dont l'un ne doit ni être détaché de l'autre, ni lui être subordonné, qui a produit la persuasion que Jésus avait triomphé de la mort. (Cf. 1 Cor. XV, 4 : « Christ est ressuscité le troisième jour..., et il est apparu à Céphas, » et Luc XXIV, 34 : « Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon. »)

Nous regrettons qu'au lieu de se mettre ici et là en frais d'imagination, et de quitter, comme il le fait à la fin de son ouvrage, le terrain de l'exégèse et de l'histoire pour aborder le problème doctrinal, M. Stapfer n'ait pas davantage creusé son sujet et utilisé les résultats acquis des travaux de la critique allemande. Son intention n'a pas été de nous donner, comme les auteurs de certaines « vies de Jésus, » une harmonie évangélique ou une paraphrase édifiante des récits sacrés, mais de faire une étude de leur contenu d'après la méthode scientifique, dont il a fort bien su se servir dans sa discussion des récits de la résurrection. Que ne l'a-t-il employée, à la suite des Weizsäcker, des Holtzmann, des Jülicher, des Spitta, pour résoudre telle autre question difficile sur laquelle sa solide érudition lui eût permis de compléter les recherches de ces savants et de nous donner des lumières nouvelles ? Ainsi il est certain que la forme actuelle du texte n'est pas toujours celle de l'enseignement original de Jésus et il eût convenu de le montrer pour « exposer des certitudes historiques. » Or, après avoir parlé des paraboles comme si elles étaient sorties de la bouche du Seigneur telles qu'elles nous sont rapportées, M. Stapfer s'occupe de l'institution de la Cène d'après les textes qui la mentionnent, « sans rechercher lequel des quatre (Matthieu, Marc, Luc, Paul) est le meilleur ; car, nous dit-il, tous les quatre diffèrent, et le problème est quasi insoluble » (p. 144, note 2). C'est trop se faciliter la tâche que de trancher ainsi le nœud gordien. Il est, en effet, généralement admis que le texte de Marc reflète la plus ancienne tradition. Or cet évangile, suivi en cela par Matthieu, ne parle pas de la répétition de l'action. Vraisemblablement ce fut la coutume régnante qui fit modifier dans le sens de Paul, dont dépend Luc, les paroles de Jésus sur le pain (et le vin ?)[1] au dernier repas avec ses disciples. Il s'agissait pour lui, non d'instituer, d'après un plan longuement prémédité, une cérémonie commémorative de sa mort expiatoire, mais de fortifier la communion des siens avec lui, en la leur présentant sous une forme déjà familière aux anciens prophètes : celle d'une action symbolique, d'une vivante similitude

[1] Avec d'autres critiques, M. Haupt, en se basant sur les manuscrits, élague du texte reçu Luc XXII, 20, où il est question de la coupe. Cette adjonction aurait été empruntée à Paul (1 Cor. XI, 25). De son côté, M. Eichhorn fait remarquer, dans sa monographie sur la Sainte Cène dans le Nouveau Testament (*Hefte zur Christlichen Welt*, n° 36, p. 27), que, dans les Actes des apôtres, le pain seul est mentionné à propos de la communion des premiers chrétiens.

suggérée par l'inspiration du moment, et c'est cet acte si simple et si naturel que, dans une intention pieuse, on a plus tard transformé en rite. M. Stapfer voit, il est vrai, dans la première Cène une « parabole en action » (p. 142), mais cela ne l'empêche pas d'écrire quelques pages plus loin : « Jésus voulait que ses apôtres se réunissent encore, rompissent encore le pain, prissent encore la coupe à la ronde, comme au repas pascal, tout cela pour lui, en mémoire de lui, et jusqu'à son retour » (p. 149). Parabole ou cérémonie commémorative, il faudrait pourtant choisir.

En somme, M. Stapfer a fait œuvre d'art plus encore que de science, et il est loin d'avoir épuisé la matière. Comme déjà Renan et le père Didon, il a placé Jésus dans le cadre géographique et historique de son ministère ; il a indiqué les points d'attache entre ce que le Nouveau Testament nous raconte de lui et les idées et pratiques religieuses de son entourage. Il reste à dégager le christianisme naissant de l'influence du judaïsme postérieur, à montrer qu'en dépit de ce qu'il a accepté de la religion des scribes et des pharisiens, l'Evangile est avec elle en opposition irréductible, en un mot à expliquer autrement que par les griefs personnels que M. Stapfer leur impute (p. 40), l'attitude des conducteurs religieux d'Israël en face du prophète de Nazareth. Il nous dit bien aussi : « La question que se posèrent les chefs des prêtres fut celle-ci : Jésus ou le judaïsme. En la posant sous cette forme absolue le grand-prêtre Kaïapha était dans le vrai et sentait bien tout le danger des nouvelles doctrines » (p. 39), et plus loin : « C'est la loi qui a condamné Jésus » (p. 200) ; mais il se borne à énoncer cette idée en passant, sans la développer. Il reste également à rechercher dans quelle mesure les deux courants se rencontrent, s'opposent, se concilient ou se confondent dans toute la première littérature chrétienne, si les traces que l'esprit judaïque a laissées dans les Evangiles sont dues à une inconséquence de Jésus, — inconséquence pareille à celles d'Augustin ou de Luther et qui ne porterait nullement atteinte à son caractère moral, — ou si elles ne proviennent pas plutôt d'une tradition judéo-chrétienne côtoyant dans nos documents la tradition franchement évangélique ; à rechercher, enfin, s'il n'y a pas à distinguer entre le rabbinisme des écoles, contre lequel s'élèvera Paul, et les croyances populaires, beaucoup plus scripturaires et moins quintessenciées, auxquelles Jésus rattache son enseignement.

A tout le moins, l'ouvrage de M. Stapfer, comme le *Jésus de*

Nazareth de M. Albert Réville, sera-t-il un auxiliaire pour cette étude approfondie des sources. Malgré nos réserves, nous n'en remercions pas moins le distingué professeur de la Faculté de Paris de nous avoir donné, sous une forme aussi attrayante et aussi suggestive, le fruit d'un labeur soutenu et d'une longue expérience chrétienne.

H. TRABAUD.

REVUES

THEOLOGISCHE ZEITSCHRIFT AUS DER SCHWEIZ

Quatrième livraison.

Herm. Kutter : Le sacerdoce de Christ d'après l'épître aux Hébreux. (Fin.) — *Ern. Etter :* Prière, exaucement et conception moderne de l'univers. (Fin.) — *O. Pfister :* La genèse de la philosophie religieuse de Biedermann. (Suite.) — Bulletin.

XVe année. Première livraison.

Hermann Fay : Judas Iscariote. Essai psychologique. — *Oscar Pfister :* La genèse de la philosophie religieuse de Biedermann. (Suite.) — *P. W. Schmiedel :* Revue de la littérature la plus récente sur la Bible (Nouveau Testament), II. — *P. Christ :* Fréd. Nietzsche.

NEUE KIRCHLICHE ZEITSCHRIFT

Janvier 1898.

von Buchrucker: Théologie et formation du caractère.— *Knoke:* L'école de Herbart et la réforme de l'enseignement catéchétique. — *Hardeland:* L'évangélisation et le mouvement de « sanctification. » (Pearsall Smith, Moody, Schrenk, etc.)

Février.

Sellin : Développement historique de l'idéal de la vie chez les prophètes. — *Maerker :* Ritschl enseigne-t il une vie éternelle ? — *J. Dräseke :* L'évangile de Jean dans Celse. — *J. Kuntz :* Les services rendus à l'Eglise évangélique par le duc Ernest le Pieux de Saxe-Gotha. (1640-1675.)

Mars.

Kuntz : Le duc Ernest de Saxe-Gotha. (Fin.) — *Léop. Schultze :* La théologie de Ritschl est une téléologie. — *H. Findeisen :* Gal. III, 15-29. — *J. Böhmer :* La « foi » dans l'épître de Jaques.